

**Formation Apertura-Arcanes**

*Les rapports entre parole et acte, les passions de l'ignorance*

**Exposé du 22 novembre 2023**

## **Vers une précision fatale ?**

*« Le monde, qui baptise du nom de progrès sa tendance à une précision fatale, cherche à unir les bienfaits de la vie aux avantages de la mort » Paul Valéry<sup>1</sup>*

Il faut, dit-on, « Joindre le geste à la parole », c'est bien cela qui est aujourd'hui proposé à notre réflexion. Au sens où cette locution traduit le fait de passer de la parole aux actes, de mettre en acte cette parole. Puisque nous sommes dans les proverbes je rappellerai aussi qu' « *il y a loin de la coupe aux lèvres* » ! Cette distance entre l'acte, qui littéralement fait coupure, et la parole portée par les lèvres, semble de plus en plus fréquemment incommensurable pour autant d'ailleurs que l'acte garde tout de même un certain rapport avec la parole. On peut se demander en effet si souvent, parole et acte ne sont pas sur deux registres parallèles et donc, par définition, ne se rejoignent jamais. Le fameux « *Fais ce que je dis, ne regarde pas ce que je fais !* » semble ainsi rendre possible de dire une chose et « en même temps », d'en faire une autre !!!

Quelle place reste-t-il donc pour ce que Françoise Dolto appelait une « parole actée » ?

Je crois, et c'est ce que je vais essayer de développer, que cette problématique se situe dans un rapport au lieu de l'Autre qui a radicalement changé depuis l'émergence de nos sociétés technologiques et des politiques ultra-libérales qui y font loi.

Pour présenter cela rapidement, je dirai que ce lieu de l'Autre, lieu du trésor des signifiants, là où la vérité balbutie selon le mot de Lacan, a progressivement pris le visage d'une certaine science qui, même si elle reconnaît ses limites actuelles, s'autorise à avancer qu'elle pourrait tout expliquer, c'est-à-dire répondre à chacun des « pourquoi » que posent le monde des hommes et l'être parlant lui-même. Cette science-là est elle-même prise dans les exigences que lui fixe l'ultralibéralisme : rentabilité, efficacité. Donner des réponses aux « comment », la science fait cela déjà

---

<sup>1</sup> P. Valéry, « La crise de l'esprit », dans *O.C. I*, p. 994, La pléiade, nrf.

remarquablement, souvent de façon stupéfiante et les conditions de vie des vivants en ont largement bénéficié.

Pourtant les tragédies écologiques que l'on nous annonce nous montrent bien qu'en répondant aux « comment » et en éludant le « pourquoi », on en vient à perdre la notion-même de sens.

Cela, je crois, renvoie à la dimension du sacré.

« *Que serions-nous sans le secours de ce qui n'existe pas ?*<sup>2</sup> » disait Valéry. L'Autre n'existe pas, au sens ou étymologiquement ex-sister c'est être placé hors de..., et pourtant c'est dans ce lieu qui n'existe pas, c'est là que nous puisons ce qui nous fait advenir comme sujet. Nous allons chercher dans cet Autre lieu les outils qui nous permettent de nous frayer un chemin dans un monde où aucune route n'est tracée. L'Autre n'a pas toutes les réponses, de l'Autre on ne peut attendre qu'une vérité pas-toute ! Notre liberté de sujet s'origine de cette absence de route, elle s'origine de cette présence de l'Autre qui n'existe pas et qui peut être trompeur !!!

« *Nous sommes issus d'une scène où nous n'étions pas, l'homme est celui à qui une image manque*<sup>3</sup> » soutient Pascal Quignard. Nous ne savons pas d'où nous venons et devons nous fier « *à la parole pour nous conduire dans l'espace en aveugle clairvoyant*<sup>4</sup> » (Valéry) Peut-être ce que j'appelle la dimension du sacré, réside-t-elle dans cette foi dans la parole qu'évoque Valéry ? Avoir foi dans la parole, voilà, je crois, le lien entre parole et acte.

La dimension du sacré réside dans cette foi qui existe sans condition, sans preuve, sans que l'on ait à se demander comment elle a surgi.

J'ai entendu un philosophe définir le sacrement comme « *Un geste qui fait ce qu'il dit* ». J'avance cette définition sous réserve mais, dans ce sens-là, le sacrement du langage<sup>5</sup> selon le mot d'Agamben, si l'on admet qu'il est le support de la parole, permettrait de joindre le geste à la parole. En maintenant la dimension sacrée de la parole, l'acte qui en découle peut prendre tout son sens.

En ancien hébreu le mot *dabar*<sup>6</sup> signifie à la fois le mot et la chose accomplie. Dans le mythe de la Genèse lorsqu'il est écrit « *Que la lumière soit et la lumière fut* » est mis en place un rapport de sacralité entre la parole et l'acte.

---

<sup>2</sup> P. Valéry, « Petite lettre sur les mythes », dans *O.C. I*, p.966, La pléiade, *mf*.

<sup>3</sup> P. Quignard, *Le sexe et l'effroi*, Gallimard, 1994, p.7.

<sup>4</sup> *Ibid.* note n°2, p.997.

<sup>5</sup> G. Agamben, « *Le sacrement du langage* », Textes philosophiques, Vrin éd., 2009.

<sup>6</sup> D'après Erri de Luca, « Le traducteur est un auteur », Réunion de la SGDL, Table ronde modérée par Juliette Joste. Avec Barbara Cassin, Florence Delay de l'Académie française, Juan Goytisolo, Erri de Luca.

Les rapports contemporains entre parole et acte pourraient laconiquement se réduire à cette formule : « *Désertez le lieu de l'Autre pour habiter le lieu d'un autre qui ne tromperait jamais !* » On passe de la verticalité à l'horizontalité, de la transcendance à l'immanence !

Cela revient à considérer que la parole ne vient pas d'un Autre mais est créée par un autre que la science peut nous rendre familier. À quoi on peut objecter que ce n'est pas parce que Broca a découvert les aires cérébrales du langage que celui-ci ne vient pas de l'Autre. Le langage n'est pas inné, des cas cliniques effroyables nous montrent qu'un enfant qui n'est pas pris dans le langage ne parle pas.

Dans son texte fameux « *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse* », Lacan avance :

« À mesure que le langage devient plus fonctionnel, il est rendu impropre à la parole, et à nous devenir trop particulier il perd sa fonction de langage » plus loin il rajoute : « Finalement c'est à l'intersubjectivité du "nous" qu'il assume, que se mesure en un langage sa valeur de parole<sup>7</sup>. »

N'est-ce-pas cette fonctionnalité de plus en plus prégnante du langage qui fait se déliter les rapports entre parole et acte ? Le pouvoir d'évocation de la parole, ce qui chez elle fait résonance chez l'autre, est noyé dans la fonctionnalité d'un langage qui est réduit à un transmetteur de signe. Cette ignorance de la dimension d'évocation du langage je la qualifierais de déni, d'ignorance de l'ignorance ou plutôt d'ignorance de la passion de l'ignorance ! Je m'appuie là sur l'inconscient tel que le présente Lacan c'est-à-dire « un savoir à l'insu du sujet<sup>8</sup> ».

Depuis Freud, cette dimension de l'inconscient comme savoir insu, vient subvertir le discours d'une science prise dans la gangue de l'ultralibéralisme. Que nous parlions toujours à partir d'un point d'ignorance, voilà qui ne peut être toléré dans un monde géré par les algorithmes. Ce lieu de l'Autre n'est plus nécessaire aux algorithmes puisque ce sont eux qui créent une novlangue !!!

Cette ignorance de la passion de l'ignorance, ce déni d'inconscient vient conforter la passion de l'ignorance qui constitue, avec la haine et l'amour, les passions de l'être selon Lacan.

Il nous faut rappeler quelques idées sur cette notion d'ignorance.

On sait que pour Lacan la réalité de l'inconscient c'est : « *Vérité insoutenable, la réalité sexuelle* », Alain Vanier rappelle très pertinemment que « *l'ignorance a d'abord désigné, au XIV<sup>e</sup> l'état d'une personne qui n'est pas avertie des réalités de la vie, et en particulier de la vie sexuelle*<sup>9</sup> ».

Cette passion de l'être, avec l'amour et la haine, peut donc être considérée comme une passion à ne rien savoir ce qu'il en est de la sexualité et par là-même ce qu'il en est de la jouissance. La

---

<sup>7</sup> J. Lacan, « *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse* », dans *Écrits*, Seuil, 1966, pp. 298-299.

<sup>8</sup> J. Lacan, *Le Séminaire Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Seuil, 2006, Séance du 25 juin 1969.

<sup>9</sup> A. Vanier, « *Passion de l'ignorance* », *Cliniques Méditerranéennes* 2004/2, (n°70), pp.59-66.

jouissance est un affect dont on ne peut rien dire au sens fort de ce verbe. Certes on peut en parler, on peut la montrer et nos sociétés ne s'en privent pas ! Mais en dire quelque chose, impossible, pourquoi ? Tout simplement parce que la jouissance est du côté du réel, elle renvoie au non-rapport sexuel qu'a théorisé Lacan. Le parlêtre ne veut rien savoir de ce qui ne peut se dire, ne veut rien savoir de ce qui le constitue dans son être-même, c'est-à-dire le point aveugle d'un savoir sur la jouissance. Alain Vanier exprime cela au mieux : « *Nous ne voulons rien savoir de ce qui peut se savoir, précisément pour ne pas savoir ce qui ne peut pas se savoir*<sup>10</sup>. »

Les problématiques actuelles concernant le genre, les addictions, les anorexies, notamment me semblent poser de façon suraiguë cette question de l'ignorance de la passion de l'ignorance.

En refusant le seul fait « *de ne pas savoir ce qui ne peut pas se savoir* » ces problématiques réalisent, je crois, ce que j'ai voulu amener en parlant de : « *désertier le lieu de l'Autre pour habiter le lieu d'un autre qui ne tromperait jamais !* »

La passion de l'être est dénaturée en passion de l'avoir et de la maîtrise. Certes j'ai un corps mais je ne suis pas ce corps, pour autant avoir un corps ne signifie pas en avoir la maîtrise de la jouissance ! Avoir un corps sans être ce corps, cela maintient un sujet du côté du désir, avoir un corps et croire être ce corps, c'est du côté d'une jouissance sans limite !

Comment ne pas noter que l'image du corps, le miroir quel qu'il soit où le corps se reflète, est un instrument de méconnaissance absolu ?

Lacan situe l'ignorance à la jonction entre symbolique et réel, l'amour à la jonction entre imaginaire et symbolique et la haine à la jonction entre imaginaire et réel<sup>11</sup>. Je crois qu'à dénier l'ignorance comme passion de l'être, nos sociétés courent le risque effrayant de s'orienter inéluctablement du côté de la haine.

L'ignorance entre symbolique et réel, entre le règne du symbole, du signifiant métaphorique dans l'Autre et le manque réel dans cet Autre, permet de maintenir le sujet dans l'hainamoration !

Il faut rappeler que le mot passion signifie souffrance, c'est cette souffrance de l'ignorance qui devient intolérable pour certains courants de pensée actuels.

Notre clinique quotidienne nous confronte régulièrement à cette problématique.

M. 38 ans me consulte car elle est atteinte d'un cancer du sein, elle a déjà été opérée, est en cours de chimiothérapie et, après la radiothérapie qui suivra, aura une chirurgie reconstructrice. Elle ne vient pas principalement, ce qu'on aurait pu croire, pour un soutien mais plutôt pour essayer d'y

---

<sup>10</sup> *Ibid.* p.64.

<sup>11</sup> *Ibid.* p.61.

voir plus clair dans sa vie, persuadée qu'elle est qu'avoir un cancer du sein si jeune, alors qu'il n'y a aucun antécédent familial, cela doit vouloir dire quelque chose. Elle se présente comme une jeune femme très dynamique qui, bien que pétrie d'angoisse, a toujours donné le change, elle est actrice de métier, et a toujours dirigée sa vie, jusqu'alors, elle s'est toujours considérée, me dit-elle, comme une véritable *amazone*... Je lui souligne la dimension signifiante que ce mot peut prendre chez elle, ce qui la laisse interloquée. Il faut préciser qu'il ne s'agit ici, ni pour elle ni pour moi surtout bien sûr, de faire un lien de causalité avec sa maladie actuelle. Si je rapporte cette situation, c'est pour éclairer ce dont il s'agit, lorsque l'on évoque la passion de l'ignorance. M. sent bien qu'elle sait quelque chose sur elle-même qu'elle ne veut pas savoir, sa souffrance, abyssale dans la période qu'elle traverse, lui révèle la dimension constituante de cette passion de l'ignorance

H. 19 ans vient me voir, sur les conseils de la pédopsychiatre qui l'a suivi un temps, pour des angoisses multiples paralysantes avec une forte composante phobique. Il a une copine mais aussi une mère omniprésente, un père décrit comme alcoolique, séparé de la mère et qui, me dit-il, n'a strictement aucune importance dans sa vie. Toute tentative dans l'entretien pour en savoir plus de ce côté-là est vouée à l'échec. Quand il est avec sa mère ou sa copine, tout va bien. L'intensité des symptômes me pousse rapidement à lui donner un traitement léger. Je reçois très vite un mail de la maman me disant : « *On ne supporte pas votre traitement* », perfidement je lui rappelle que je n'ai donné le médicament qu'à son fils, ce qui, bien évidemment, entraîne une réaction furieuse de sa part, où elle me spécifie, outre la fin du suivi, que ce qu'il faut à son fils, c'est une bonne TCC et qu'elle a déjà pris rendez-vous dans ce sens chez un confrère de confiance... Cette vignette me paraît imager ce que j'évoque en parlant d'une ignorance de la passion de l'ignorance.

Ces quelques réflexions m'amènent naturellement à tenter une articulation entre ces passions de l'ignorance, ces rapports problématiques entre parole et acte et les concepts analytiques auxquels nous nous référons.

La pulsion, selon Freud, est un concept limite entre psychique et somatique, elle a, toujours selon Freud, une origine somatique et un destin psychique, ce destin psychique se révélant sous deux formes, les affects et les représentations ou signifiants pour aller vite. On sait que pour Lacan, la pulsion c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire. Pour dire vite, la pulsion c'est ce qui noue le corps au langage, c'est ce qui fait que le corps du sujet n'apparaît qu'avec le langage.

On pourrait donc avancer que les pulsions constituent le premier des rapports entre les paroles et les actes. Nous savons qu'une pulsion est toujours partielle, elle vise à atteindre un objet perdu dont elle ne peut que faire le tour. De façon très laconique, je dirais que ce qui, dans la société actuelle –

et, si j'emploie ce qualificatif d'actuel, c'est bien pour rappeler qu'il fait référence à l'acte –, dans notre société actuelle, la *doxa* peut laisser accroire que l'objet peut être atteint, que la pulsion ne serait plus partielle. Pour le dire autrement, la notion d'impossible deviendrait totalement surannée.

À mon sens, ce courant de pensée a une double répercussion sur la pulsion, en son amont et en son aval.

Je précise : la pulsion est un phénomène permanent de va et vient entre le somatique et le psychique. Cette illusion d'une possible atteinte de l'objet retentit à la fois sur le corps et sur les représentations.

– Sur le corps d'abord, et j'évoquerai en premier lieu les ravages des addictions, mais aussi l'apparition de ces nouveaux troubles psychiatriques dont raffole le DSM V, la fibromyalgie mais aussi le SSPT, le TDAH, les troubles borderline. Il peut paraître étonnant que je situe, le SSPT, le TDAH, et le borderline du côté du corps mais la clinique nous montre au quotidien combien la dimension du corps est présente dans ces cliniques, soit par de simples troubles neurovégétatifs, soit par les atteintes somatiques parfois graves qui accompagnent ces souffrances psychiques.

– Sur les représentations ensuite, l'hypothèse d'une possible accession à l'objet modifiant radicalement les rapports entre le mot et la chose, ce rapport, devenant totalement univoque, vient anéantir toute la dimension poétique du langage qui, dès lors, n'est plus à même de rester le médium d'une vérité subjective. Le langage est réduit à une communication de signes qui n'autorise plus la transmission d'une parole. Je crois que cela conduit à des agissements, des *agieren*, et non à des actes.

Agir ce n'est pas acter. Je citerai à ce propos mon Maître Claude-Guy Bruère-Dawson qui rapporte dans sa thèse d'état que :

« Quelqu'un posait à Jacques Lacan la question de la différence entre l'agir et l'acte et proposait cette illustration qu'il aurait accepté : "Tirer un coup c'est un agir, se marier est un acte." Se marier est un acte, repéré par la loi, même si cet acte est complètement à côté du désir du sujet<sup>12</sup> ? »

Ce qui me paraît fondamental à souligner, j'ai déjà essayé plus haut d'esquisser cette idée, c'est qu'un acte implique toujours une référence tierce, les lois de la République ou de l'Église pour le mariage, un Autre dans l'acte de parole. Ce qui distingue ces deux types d'acte, c'est que dans l'acte de parole, dans la parole actée pour reprendre le mot de Dolto, le désir du sujet est engagé. Un agir court-circuite toujours une référence tierce. Un agir est un acte de jouissance où se perd le désir. Les scarifications, les jouissances immédiates que procurent les toxicomanies, les mouvements incontrôlables des enfants dits TDAH, les phases UP des troubles dits bipolaires sont des agissements,

---

<sup>12</sup> Cl. Bruère-Dawson, « Cliniques et/ou structures épistémomatiques », Thèse de doctorat d'état, Université de Provence, Aix-Marseille I, juillet 1990, p. 137.

des vagissements de jouissances, des cris, des appels qui ne trouvent pas dans leur *Umwelt*, leur environnement, une référence tierce qui acte leur incomplétude.

La communication scientifique actuelle, l'accès immédiat à des connaissances précises sur internet, les réseaux sociaux qui peuvent parfois véhiculer des informations invérifiables, remplissent notre quotidien. Les réponses surgissent avant les questions. Le temps logique subjectif qu'implique toute transmission est court-circuité par un remplissage, un gavage par des données qui ne répondent qu'aux demandes de ceux qui les fournissent. Freud se référant à Léonard de Vinci rappelle que le travail analytique se fait *per via di levare* et non *per via di porre*. La « com. », internet, les réseaux sociaux, en rajoutent toujours une couche qui vient parasiter les rapports entre parole et acte. Bien sûr, dans les descriptions morbides que j'ai évoquées, il y a d'authentiques psychoses mais il y a également, je crois, de nombreux sujets en perdition. Ils sont en perdition, car leur parole ne supporte plus de véritable demande. Je dirais pour faire court, qu'ils se comportent comme si tous les objets qui pourraient les satisfaire étaient connus, recensés si j'ose dire, mais que, soit ils s'en trouvent privés, soit ils se rendent compte de la vanité de ces objets.

La parole, bien sûr, nécessite une oreille à qui s'adresser, mais pour aller vers l'autre il faut bien en attendre quelque chose ! Il faut bien que la parole supporte une demande !

« Par l'intermédiaire de la demande, tout le passé s'entrouvre jusqu'au fin fond de la première enfance. Demander, le sujet n'a jamais fait que ça, il n'a pu vivre que par ça et nous prenons la suite<sup>13</sup> » assure Lacan.

La demande s'évanouit désormais sous le poids des réponses !

Les agirs que sont, outre les « troubles » déjà cités, les acting-out, certains passages à l'acte relèvent, je crois, de cet effondrement de la demande dans sa dimension d'adresse.

Ce point me paraît très important si l'on souhaite permettre à ces personnes en grande souffrance psychique de retrouver le chemin du désir. Le problème que nous posent ces patients dans notre pratique résulte en grande partie de cette authentique pathologie de la demande !

Certes ils nous manifestent leur souffrance mais ce qu'ils viennent chercher dans un premier temps c'en est une résolution immédiate. Tout et tout de suite pour la guérison comme pour la jouissance ! Les pratiques qui se proposent de répondre aux démarches de ces patients-là ne manquent pas : TCC de troisième génération (!), méditation en pleine conscience, thérapies brèves, hypnose éricksonienne... Il est bien connu que le psychanalyste ne répond pas à la demande, mais encore faut-il qu'il y en ait une !

---

<sup>13</sup> J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Seuil, 1966, p.617.

C'est là que se posent, à mon sens, les problématiques de la clinique psychanalytique contemporaine du fait des rapports actuels entre parole et acte.

Pour Lacan<sup>14</sup> l'offre de la parole suffit à créer de la demande :

« J'ai réussi en somme ce que dans le champ du commerce ordinaire, on voudrait pouvoir réaliser aussi aisément : avec de l'offre j'ai créé la demande. »

Je crois que cette sentence, aussi pertinente qu'elle soit lors d'une demande d'analyse, n'est plus du tout suffisante dans la clinique contemporaine. Nous avons, ici-même, travaillé l'année dernière sur « Le silence dans tous ses états ». Ce silence qu'offre la position d'analyste au patient est désormais vécu, semble-t-il, non pas comme un espace de liberté qui s'ouvre à un sujet en souffrance mais, bien au contraire, comme une privation de la liberté de savoir. Le silence proposé n'est plus du côté d'une frustration dans l'imaginaire mais d'une privation dans le réel. Il faut rappeler que la non-réponse à la demande n'est pas destinée à frustrer le sujet mais bien plutôt à faire émerger les signifiants où cette frustration est retenue. Pour le dire trivialement, le silence de l'analyste n'est pas destiné à rajouter une couche de frustration mais à permettre au sujet de libérer les signifiants qui emprisonnent cette frustration. Cela pour dire qu'il s'agit aujourd'hui, dans l'incipit du récit qui doit s'écrire, de réactiver une dimension imaginaire, de tenter de faire sortir, celui ou celle qui vient nous demander de l'aide, d'un sentiment de privation dans le réel pour qu'il puisse advenir à un sentiment de frustration qui relève de son imaginaire. C'est seulement à ce moment-là que pourra s'installer une position authentiquement transférentielle.

Cela n'est pas gagné !!!

Les préliminaires aux préliminaires doivent à mon sens servir à cela. Il faut se donner tout un temps, certes frustrant du point de vue de la méthode analytique, pour échanger avec le patient, pour l'écouter, discuter, questionner les contradictions qui peuvent apparaître dans le récit qu'il fait de ses souffrances et, progressivement, au fil des rencontres, saisir l'occasion chaque fois que l'on a le sentiment que c'est possible, de pointer l'équivocité d'un signifiant, la répétition d'une situation dans le récit. Je crois que, à ce stade-là, la sensibilité du patient à une certaine dose d'humour est à la fois un bon test diagnostique mais aussi pronostic pour la poursuite du travail.

Dès le début du séminaire VIII<sup>15</sup>, Lacan souligne qu'il va aborder le transfert sous trois volets : dans sa disparité subjective, dans sa prétendue situation et dans ses excursions techniques. Il faut reprendre, à mon sens, ces notions de disparité subjective et de prétendue situation dans la clinique

---

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> J. Lacan, « Le Séminaire Livre VIII, *Le transfert*, Le Champ freudien, Seuil, 2001, p.11.

contemporaine. Je veux dire par là que, désormais, cette disparité subjective ne peut s'installer d'emblée. Nous devons très souvent dans un premier temps nous résoudre à accepter que la rencontre se fasse dans ce que j'appellerais une symétrie subjective et une vraie situation !

Une symétrie subjective d'abord, les patients, je l'ai souligné plus haut, viennent souvent pour que leur soit appliquée une thérapie qui fasse disparaître leur souffrance, leur symptôme *hic et nunc*, ici et maintenant, ils inscrivent leur démarche dans un temps chronologique et non dans un temps logique, subjectivé.

Une vraie situation ensuite car nous rencontrons maintenant des personnes pour qui, si j'ose dire, « les faits sont là » et n'ont pas à être interrogés. En psychanalyse, les faits ne sont jamais là où on croit les avoir repérés. Je veux souligner par-là que le fait historique n'est pas ce qui importe, ce qui compte, ce qu'il est indispensable d'installer, c'est la primauté du dire sur l'historicité du fait. Comme dans l'analyse d'un rêve, ce n'est pas le rêve lui-même qui nous importe mais bien plutôt le récit que le sujet en fait. L'analyste devrait toujours avoir en mémoire cet aphorisme de Paul Géraudy : « *Le souvenir est un poète, n'en fais pas un historien* ».

C'est bien cette dimension poétique du langage que j'ai évoquée plus haut qu'il s'agit de faire réémerger chez le sujet.

Toutefois, cette dimension poétique est le témoin de la fonction symbolique du langage porteur de la parole. Si, comme le soutient Lacan, le symbole est bien le meurtre de la chose, cela implique une rupture, une discontinuité entre le mot et la chose désignée. Dans la fonctionnalité de la novlangue scientifique, il n'y a plus de discontinuité, plus de rupture, l'alternance présence/absence est déniée. Le génie de Freud pourrait-il à l'heure actuelle repérer dans le jeu du *fort-da* de son petit-fils la fécondité du concept de répétition ? La répétition suppose obligatoirement une représentation de l'absence. Les symptômes qui dirigent les patients chez nous traduisent souvent une incapacité à la représentation de l'absence. Je dirais qu'il y a une présentation de l'absence mais pas de représentation, cela conduit à une quête, une pétition qui nous est faite, parfois agressive, de ne pouvoir être ré-pétition.

Dans leur récent ouvrage, *Que nous apprennent les cas-limites*, Roland Chémama et Christian Hoffmann publient une réflexion sur ce thème de Moustapha Safouan ou celui-ci propose que ces cliniques-là « ... ne sont pas dus à une forclusion du Nom-du-Père mais à une absence de la métaphore paternelle<sup>16</sup>. » Ces individus sont bien rentrés dans le bain de la symbolique langagière mais, pour faire image, en sont ressortis en déniaient qu'ils y étaient entrés ! Moustapha Safouan analyse ainsi le fameux cas de « L'homme aux loups<sup>17</sup> » :

---

<sup>16</sup> R. Chémama ; C. Hoffmann, (sous la direction de), dans *Que nous apprennent les cas-limites ?*, érès, 2023, p. 209.

<sup>17</sup> *Ibid.* p.205.

« Il, l'homme aux loups, n'a pas raté la première identification grâce à laquelle s'introduit l'instance symbolique de l'idéal du père, mais ayant été abandonné en quelque sorte au sentiment de sa suffisance imaginaire, pour ne pas dire anale, il est resté étranger à la castration symbolique comme manque à être. »

Nous rejoignons par là notre problématique. En effet c'est à ne pas accéder à la castration symbolique que bon nombre des patients « contemporains » dévoilent leur souffrance. Pour faire image, la voie vers un Autre est déjà là, tracée, mais la route n'a jamais été inaugurée !

Comment recevoir ce type de souffrance ?

Comment « décompléter » un individu en souffrance qui pâtit d'une recherche de complétude ?

Dans son dernier livre, *Quand dire c'est vraiment faire*<sup>18</sup>, Barbara Cassin fait référence à l'ouvrage de J-L Austin<sup>19</sup> et à sa notion de performativité du discours. Je pourrais proposer pour ma part que « *mi-dire, dire pas-tout, c'est habiter un acte qui est toujours à recommencer, c'est faire, défaire et refaire* ». On connaît le mot de Beckett : « *Rater, rater encore, rater mieux* ». Voilà, je crois, une piste où nous engager pour désarrimer le discours de nos patients d'une performativité fatale, pour reprendre le qualificatif du titre de cette intervention.

Pourquoi ce qualificatif ? Parce que le culte de la performance que peut porter le discours performatif, pris comme boussole qui oriente nos sociétés dites évoluées, tend à forclure du champ de nos possibles la dimension du ratage, de l'échec, du reste inassimilable, sans laquelle chaque sujet peut se consumer.

Reprendre, lors des premières rencontres notamment, ce qui a « cloché » dans l'histoire de nos patients par une anamnèse précise et toujours à reconvoquer, est indispensable. Ces ratages sont souvent pris dans la passion de l'ignorance. Un travail sur les souvenirs les plus anodins aux dires du sujet, peut mettre en évidence que « *si le souvenir n'est pas la mémoire, elle le travaille, pour autant que le sujet s'y autorise* », pour reprendre une formule de Roland Gori<sup>20</sup>. Cela peut, avec beaucoup de patience, sans forcer des défenses parfois désespérées, permettre au sujet d'appréhender la part qu'a pris sa parole dans le déterminisme de ses actes. C'est redonner toute sa place au dire du sujet.

Comment éclairer théoriquement cette excursion technique ?

Dans son texte « L'étourdit<sup>21</sup> », Lacan assure :

---

<sup>18</sup> B. Cassin, *Quand dire c'est vraiment faire*, Paris, Fayard, 2023.

<sup>19</sup> J.L. Austin, « *How to do things with words* », 1962 ; *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil, 1970.

<sup>20</sup> R. Gori, « Pour introduire la question sur mémoire et traumatisme », *Cliniques méditerranéennes*, 21-22, 1989.

<sup>21</sup> J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres Écrits*, Paris, Seuil, Le champ freudien, 2001, p.490.

« Ce dire ne procède que du fait que l'inconscient, d'être structuré "comme un langage", c'est-à-dire la langue qu'il habite, est assujéti à l'équivoque dont chacun se distingue. Une langue entre autres n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissé persister. »

Ce texte de Lacan est un texte difficile mais, je crois qu'ici est amenée la dimension unique, singulière, inviolable du dire de chaque sujet en tant que le langage s'est inscrit dans le corps, a changé la viande en chair.

Cela demanderait un développement beaucoup plus poussé qui n'a pas lieu d'être ici. Ce que je souhaite retenir pour ce propos, c'est que ce qui s'est inscrit du langage dans le corps, rien ni personne ne peut l'en déloger. « *Dans les bras du ravisseur il y a toujours l'imprenable* » soutenait Denys d'Hallicarnasse. Cette inscription identifie le sujet et c'est à partir de cette inscription qu'il va s'adresser au monde, à l'autre. Mais ceci implique obligatoirement une référence à un lieu Autre où les éléments du langage ont été puisés. Cela induit *de facto* une relation tierce avec l'*Umwelt* et avec l'autre.

Pour le dire autrement, le rapport entre parole et acte pourra être performatif sans viser la performance si et seulement si cette dimension de l'Altérité est présente dans sa composante d'incomplétude. Incomplétude au sens où il n'y aura jamais dans l'Autre des signifiants qui répondent à toutes les interrogations d'un sujet. C'est si et seulement si cette relation tierce est présente que l'on pourra parler du sacrement du langage évoqué plus haut, que l'on pourrait peut-être réemployer le mot hébreu *dabar* qui signifie à la fois le mot et la chose accomplie.

Bien au contraire, en niant la dimension de l'Autre, en considérant un individu comme un entrepreneur de lui-même, en pensant l'histoire de chacun comme compréhensible par l'histoire de tous, les rapports entre parole et acte se dissolvent dans un pragmatisme déshumanisé. Dès lors, la passion de l'ignorance cesse de pouvoir être interrogée et c'est la passion de la haine, en tant qu'elle ne laisse aucune place au symbolique, qui risque de venir comme réponse aux souffrances de nos contemporains.